

Des distances qui rapprochent

Marie-Jeanne Bélanger

Dans le but de répondre à la question « quel est le potentiel biorégional de la Péninsule acadienne? », ma collègue et moi sommes allées à la rencontre d'Annie, une jeune femme de la fin-vingtaine originaire de Shippagan et résidant à Petite-Lamèque. Titulaire d'un diplôme professionnel en coiffure d'un institut de Moncton, elle a ensuite quitté la profession pour travailler dans l'industrie touristique de la Péninsule à temps partiel. Ayant un conjoint pêcheur et trois enfants, sa famille vit de ces deux salaires saisonniers d'avril à septembre et de l'assurance emploi le reste de l'année. Elle ne souhaite toutefois pas s'établir hors de la région, et ce, malgré les risques causés par les changements dans l'industrie de la pêche.

Être ou ne pas être Acadienne

Marie-Jeanne : Sens-tu une différence quand tu es dans la Péninsule et hors de la Péninsule?

Annie : C'est sûr que, même si on dit que c'est hors de la Péninsule, à Bathurst, c'est du monde d'ici qu'on voit partout. Avant, quand on allait à Miramichi, on pouvait se faire servir en français. Maintenant, Miramichi, c'est beaucoup plus anglophone que quand j'étais petite.

MJ : Est-ce que la Péninsule acadienne c'est la même chose que l'Acadie pour toi?

A : Non. L'Acadie c'est plus vague, c'est plus gros. L'Acadie, ça peut aller n'importe où. La Péninsule acadienne, elle, est plutôt un endroit.

Elle aborde ensuite plus en détail ce qu'elle considère géographiquement comme la Péninsule. Elle explique que celle-ci est déterminée par la ligne

des eaux et les villes Néguac-Bathurst. Toutefois, pour elle, il y a certains éléments qui rassemblent et qui distinguent les Acadien·ennes de la province.

MJ : Est-ce qu'il y a des différences entre les Acadien·nes d'ici et ailleurs?

A : Plus dans le côté langage, oui. À Tracadie, ils parlent comme moi, mais pas avec le même accent. C'est quand même acadien, mais tu sais qu'ils viennent de Tracadie parce qu'il y a des fins de mots qui ne sont pas pareilles que les nôtres. (Rires) Par contre, tout le monde fête le 15 août, la fête acadienne. [...]

MJ : Est-ce que tu t'identifies comme Acadienne?

A : Oui. J'ai tout le temps resté ici. J'ai l'accent pis toutes ces choses-là. Quelqu'un va te voir par ici et va tout de suite être capable de te dire que tu ne viens pas du coin. Seulement par la manière que tu parles, la manière que tu es.

MJ : Dans les manières, qu'est-ce qui distingue? Quelles sont les façons d'agir?

A : On dit bonjour à tout le monde. On connaît pas mal tout le monde. C'est certain que, si tu jases avec quelqu'un d'ici, il va pouvoir te dire que c'est le frère d'untel. On est comme une grande famille dans le fond. On est toutes des cousins-cousines de loin [...] On est de même, super amical! Y'a pas quelqu'un qui ne te dira pas bonjour. On est pas mal tous comme ça, pour vrai. Personne ne va te regarder croche si tu leur dis bonjour. Ce n'est pas comme dans les grosses villes où c'est plus chacun pour soi. Là-bas, tu peux habiter un an et ne pas connaître tes voisins.

Alors questionnée sur la fréquence à laquelle elle échange avec ses propres voisins, Annie affirme leur parler tous les jours. « Les madames qui passent savent mon nom, on s'envoie la main, elles envoient la main aux enfants. » Elle se sent également en confiance avec les gens de sa municipalité. Ils seraient même essentiels à leur survie en temps de crise. En réponse à une question sur la crise du verglas ayant frappé la région en 2017, elle déclare « si on n'avait pas la communauté, on aurait crissement mouru là ».

Une vie en région

Toujours dans le but de définir les particularités de la région, nous avons questionné Annie sur son expérience dans la ville de Moncton et sur son retour dans la Péninsule. Elle a tout de suite affirmé : « Je n'ai pas aimé. Nous sommes une communauté francophone, ici, même si on est une province bilingue. Quand tu tombes à Moncton, c'est juste des Anglais. C'est plus difficile. » Nous l'avons plus tard questionnée sur ses plans si jamais ses enfants décidaient de partir vivre en ville, comme plusieurs des jeunes de la région. Elle a affirmé vouloir partir en voyage pendant un certain temps, mais toujours avec l'intention de revenir chez elle.

MJ : Tu partiras combien de temps si tu suivais tes enfants ?

A : Deux-trois ans pis je reviendrais pour sûr. J'pas sûre que je serais capable de vivre dans une place où y'a toujours du trafic et du va-et-vient. Juste le fait d'avoir pas de terrain, le monde sont tous embarqués l'un sur l'autre, on dirait. Tu vas juste à Moncton, les maisons sont collées collées, pis c'est juste à trois heures d'ici. Je ne pourrais pas avoir un voisin qui est collé de même sur ma maison. Quand je sors avec mes enfants jouer dehors, je n'ai pas besoin de les surveiller avec des longues-vues, là, je me stresse pas avec ça. C'est

plus le fun que dans les grosses villes où tu dois te déplacer dans un parc pour faire jouer ton enfant.

C'est son conjoint qui a été un élément décisif dans sa décision de s'installer pour de bon dans la Péninsule.

MJ : Tu l'as rencontré à quel moment dans ta vie ?

A : À la fin de ma 12e année. Je m'en allais à Moncton, et lui, il est resté ici. Je revenais les fins de semaine et lui venait me rejoindre aussi.

MJ : Si tu n'avais pas rencontré ton copain, est-ce que tu serais revenue ici ?

A : Oui, je serais sûrement revenue, mais restée, je ne sais pas. Je pense que je n'étais pas prête à décoller loin de mon environnement. Mais à un moment donné, on dirait que tu réalises « Qu'est-ce que je vais faire ici ? » Si je n'avais pas eu de chum ou d'enfants, je pense que je serais partie. Y'en a qui sont payés le même salaire depuis 15 ans dans la même compagnie... Ça ne monte pas. [...]

MJ : Donc, c'est de plus en plus difficile pour les gens ?

A : Oui. Ceux qui travaillent à la shop vont faire des grosses payes, des gros salaires, mais après ça, ils vont recevoir l'assurance-emploi, qui n'est quand même pas si pire comparativement à quelqu'un qui travaille à l'année au dépanneur. [...] Ça les encourage plus ou moins à pas travailler à l'année, quand tu penses à ça, mais tous nos parents ont fait ça. Mon père a toujours travaillé saisonnier, ma mère n'a jamais travaillé. C'est difficile pareil.

MJ : Dans le futur, comment vois-tu ça ? Aimerais-tu que tes enfants travaillent ici ?

A : Non, je préférerais qu'ils s'en aillent. Y'a pas d'ouvrage, y'a pas d'avenir pour eux à long terme.

Des emplois parfois précaires

Annie souligne que la majorité de la population, dont son conjoint, vit de façon saisonnière de l'industrie touristique et de la pêche.

MJ : Pis, le reste du temps, les gens y sont pas mal ... ?

A : Sur l'assurance-emploi. Mais, comme toutes les madames qui travaillent dans les shops à poisson, elles ne font pas toutes les semaines que demande le gouvernement pour l'assurance-emploi. Elles ont parfois de la misère à faire avec ça. Y'appellent ça des « trous noirs ».

MJ : Qu'est-ce que tu veux dire ?

A : Ben, nous autres, si tu veux être sur l'assurance-emploi, le gouvernement dit que tu dois faire dix-huit semaines de travail à tant d'heures par semaine. Mais les madames des shops en font peut-être juste douze. Certaines demandent quand même leur chômage, leur assurance-emploi, mais elles vont avoir beaucoup moins de semaines assurables. Faqu'elles peuvent avoir environ de septembre jusqu'à décembre/janvier au chômage, mais après ça, y'a rien jusqu'à tant que la pêche commence. Ça fait pas le tour parce qu'elles ont pas assez de semaines. C'est un cercle vicieux. Il faut que tu fasses sûr d'avoir tes semaines.

MJ : Ça doit être stressant ?

A : Oui, pis y'a beaucoup de monde pareil qui sont là-dessus. Plus qu'on pense. Comme beaucoup de nos parents, de nos matantes, pis tout ça. C'est ça qu'ils font dans le fond. Parce qu'avant, tu les avais tes semaines. Y'avait pas de problème à travailler dans une shop à poisson. [...] Ça doit être pas mal plus que 50 % de la communauté qui est sur l'assurance-emploi. Parce que y'a pas

beaucoup d'emplois à temps plein ici. À moins que tu travailles dans un dépanneur, ou que tu prennes un gros cours à l'université, comme travail social. C'est plus dur, y'a pas vraiment de grosses entreprises ici.

MJ : As-tu un exemple de travail « trous noirs » ?

A : Quand mon travail saisonnier est fini, je vais aux branches, je vais faire des couronnes. [...] C'est quelque chose que tu peux gagner tes semaines avec quand t'as pas assez de semaines pour avoir l'assurance-emploi. Moi, je vais dans le bois, je vais couper des branches. Ensuite, je les apporte à quelqu'un et c'est des madames qui vont la tourner autour d'une broche de fer. Ça va être envoyé aux États-Unis ensuite, je pense.

Dans les outils utilisés par la communauté pour avoir une source de revenus supplémentaire, plusieurs comptes sur l'industrie touristique.

MJ : Y'a beaucoup de maisons abandonnées ici.

A : Ouais, ce sont des maisons que les personnes sont décédées et qu'elles ont jamais retapées. Y'a d'autres maisons où c'est les enfants qui les ont eues et ils les louent aux touristes. [...] Moi, je connais une madame, elle a une maison qui appartenait à sa mère et elle est louée depuis le mois de mai à toutes les semaines.

MJ : C'est une façon de se faire un peu d'argent supplémentaire ?

A : Ouais.

Pendant la discussion sur les emplois saisonniers, Annie affirme que d'année en année, elle remarque qu'il est de plus en plus difficile pour les industries, surtout celles de la pêche, de fournir assez d'heures de travail pour l'assurance-emploi. L'un des problèmes, selon elle, serait la diminution de la quantité de fruits de mer dans les zones pêchables.

MJ : Pourquoi y a-t-il moins de semaines de travail ?

A : Je ne sais pas, le crabe, y'en a moins, ils descendent les quotas. Par exemple, le père à mon chum avait une licence à hareng. Depuis l'année passée, le hareng, ils n'en ont pris aucun.

MJ : Ils n'en ont pas trouvé ?

A : Non, c'est la première fois depuis 40-45 ans que y'a pas de hareng. Mais c'est un risque quand t'as juste ça pour vivre [...] Tsé y'a beaucoup de pêche de même qui s'en va, qui revient, qui s'en va. Avant c'était la morue qui était abondante, pis là y'en a pus.

MJ : Sais-tu pourquoi ?

A : D'après moi, c'est le bar, le phoque. [...] Y'a extrêmement de phoques qui viennent manger le poisson. Nous aut' là, quand la glace fond un petit peu, y'a des trous. Ici à Miscou, tu peux en voir des centaines. Des centaines de phoques.

Plus tard dans la discussion, alors que les sujets des changements climatiques et des impacts sur la pêche sont abordés, elle affirme qu'elle tente de vivre au jour le jour et de ne pas trop y penser.

Les dépendances face aux hivers coriaces

En plus du poisson qui peut se faire rare, la Péninsule est particulièrement propice aux hivers difficiles, notamment à cause de sa proximité avec la mer et des vents violents.

MJ : Dans le fond, ce n'est pas si long, tu peux faire facilement l'aller-retour Shippagan, Petite-Lamèque pour le travail ?

A : Ouais, j'ai tout le temps fait ça. (Rires) On a les plaines à passer l'hiver qui sont plus dangereuses, là. Si t'aimes pas driver l'hiver dans la poudrerie,

y'a de la poudrerie quasiment à l'hiver longue, pis de la glace. Ça te prend des bons pneus d'hiver. [...]

MJ : Est-ce que ça arrive qu'ils ne déblaient pas ?

A : Oui, ils peuvent être deux jours que y'a rien d'ouvert [...] y'a des polices qui bloquent le chemin de Lamèque vers Shippagan [...] pis y'autorisent juste les urgences à passer. Si jamais y'a quelque chose, ils passent avec une charrue en avant. C'est arrivé souvent aussi, comme l'an passé, le pont a monté, y'a resté levé, pis y descendait pu. Une journée de temps pu personne pouvait passer là.

Le blocage du pont et la fermeture des routes empêchent une importante partie de la population d'avoir accès à des services de base, comme l'hôpital. Alors questionnée sur le stress que cela pouvait occasionner chez elle, par exemple, si elle manque de nourriture, elle a affirmé spontanément « t'as les voisins ». Cela démontre à nouveau les liens de confiance et de soutien tissés au sein de la communauté. Malgré tout, les habitant·es de la Péninsule acadienne tentent de répondre à leurs propres besoins grâce à plusieurs autres véhicules et techniques.

MJ : Parce que ça gèle ici le lac ?

A : Ça gèle un bon bout. C'est tout gelé ici. Les skidooz se promènent. Oui, oui, tu peux embarquer ici pis te rendre jusqu'à Shippagan quand c'est gelé. Pis, nous autres, on a des cabanes à pêche, pis on pêche. [...]

MJ : Comment ça s'est passé pour toi la crise du verglas en 2017 ?

A : 13 jours sans électricité ! Depuis j'ai mis un poêle à bois dans ma maison, pis maintenant, je me chauffe tout le temps avec ça. [...] Astheure, c'est plus populaire les thermopompes où tu peux avoir

la chaleur pis l'air climatisé en même temps. Mais y'a rien de meilleur que la chaleur d'un poêle à bois l'hiver. T'sais, avec les gros vents (de 120km/h – 130km/h), on peut manquer d'électricité pendant 12h. Avec la thermopompe, ça chaufferait pas.

Alors questionnée sur l'impact des vents sur les bâtiments, Annie affirme craindre que la situation empire avec les changements climatiques, comme ce qui arrive actuellement avec l'érosion côtière.

Des services peu accessibles

MJ : Tu as arrêté de travailler pour ton congé de maternité?

A : Nous autres, on n'a pas de congé de maternité, en coiffure. J'ai coiffé jusqu'à une semaine avant d'accoucher, pis j'ai retourné, mon petit gars avait seulement deux mois. À la fin, je préférais passer du temps avec mon enfant pis me trouver juste un job payé au salaire minimum. Pis c'est ça que j'ai fait, je suis devenue assistante-gérante pour une boutique de linge.

MJ : Dans ton entourage, est-ce que ça arrive beaucoup des femmes qui décident d'arrêter leur emploi et prendre quelque chose de petit pour s'occuper des enfants à la place?

A : Ouais. Mais il y en a beaucoup qui font ça, sinon y'en a que les parents vont aider, si t'as des proches. [...]

MJ : Quand tu as voulu accoucher, tu as fait quoi?

A : Moi, y'a fallu que j'aille à Tracadie, qui est à 45 minutes d'ici. [...] Mais quand t'arrives à l'hôpital, ils t'attendent pis toutes là. Ils savent que tu viens de loin. Mais à la fin de la grossesse, avant d'accoucher, c'est un suivi par semaine à Bathurst, à une heure et demie de ride.

MJ : Comment tu faisais avec ton travail?

A : Je prenais congé. Les docteurs sont quand même flexibles là-dessus. Je suis allée à Bathurst, mais je suis restée là trois jours justement parce que je venais de loin. Si j'avais été quelqu'un de Bathurst, ils m'auraient dit de retourner chez nous pis de revenir demain. [...]

MJ : C'est toi qui t'occupes des enfants toute seule?

A : J'ai pogné une routine, c'est sûr. Tu vas les amener à l'école quand y'a de l'école.

MJ : Quand il y a de l'école? Ça veut dire qu'il n'y a pas d'école tous les jours?

A : Ouais nous autres ici, le mercredi pis le vendredi, ils ont des demi-journées et un vendredi sur deux, c'est congé. Journée pédagogique qu'ils appellent. Dans le fond, si tu travailles, si tu ne l'envoies pas à la garderie, il faut que tu trouves une gardienne s'ils finissent à midi. T'sais, si tu finis à 5h, c'est comme ...

Malgré tout, elle semble s'être habituée à un mode de vie qui lui donne la flexibilité de s'occuper de ses enfants.

MJ : L'hiver, comment toi tu vis ça?

A : C'est mon temps plus pour relaxer, si j'ai besoin de faire des rénos ou quelque chose, je vais les faire. (...) Au début, quand j'étais saisonnière, je trouvais ça plus long, mais là, ça fait un bon bout (...) et je sais pas si je voudrais avoir une job à temps plein à nouveau. Quand les enfants finissent à midi, y faut que je sois là. Y'a quand même de l'école pareil au mois d'avril, mai, jusqu'à juin. Pis, côté gardienne, si j'en ai pas, j'en ai pas.

Même si elle mentionne à plusieurs reprises que les services ne sont pas accessibles, que les enfants

sont souvent hors de l'école et que la communauté s'entraide, il ne semble pas y avoir de réseau informel entre parents. Par exemple, elle affirme ne pas faire de covoiturage avec d'autres parents du coin pour aller reconduire les enfants à leurs activités parascolaires, même si ces derniers sont dans la même équipe.

Ce profil nous permet d'avancer des hypothèses quant au potentiel biorégional de la Péninsule acadienne. Le témoignage d'Annie met en lumière certains aspects favorisant la biorégion, ainsi que certains obstacles.

D'abord, au niveau des opportunités, son témoignage démontre une certaine proximité et un désir d'entraide dans la communauté qui se distingue du reste de l'Acadie par sa langue, son accent, son entregent. La famille, la tranquillité et l'espace entre les maisons sont également des facteurs clés dans l'attachement au territoire.

Ensuite, bien que cela puisse représenter un obstacle aux yeux de certaines personnes, le contexte économique de la Péninsule est, selon moi, propice au développement de la biorégion. En effet, une partie de la communauté semble vivre une précarité économique liée à la saisonnalité de leur emploi. Étant au début de la chaîne d'approvisionnement de l'industrie de la pêche et vivant au chômage plusieurs mois par année, la population des côtes semble être parmi les premières victimes des dérèglements climatiques et de la perte de biodiversité, en plus de vivre en marge des grands centres. En ayant déjà un pied à l'extérieur, et en étant témoin des conséquences négatives de l'industrialisation propres au capitalisme, cela pourrait leur donner l'occasion et le désir d'adopter, dès aujourd'hui, des stratégies d'autosuffisance et d'autoproduction. De plus, la faible densité de

personnes sur le territoire fait en sorte que peu de services sont fournis à la population, notamment en ce qui concerne les soins de santé destinés aux femmes (accouchements, suivis de grossesse) et les services de garde. Ce manque d'accès peut encourager la population à imaginer des solutions innovantes pour répondre à leurs besoins.

Dans une vision biorégionale, il serait nécessaire de repenser l'accompagnement des naissances et d'assurer une plus grande accessibilité des services partout sur le territoire, afin de permettre aux femmes de participer pleinement à l'imagination et à la construction de cette biorégion. Enfin, d'un point de vue météorologique, les conditions hivernales rendent l'accessibilité aux routes plus difficile, ce qui pousse la population à rester à l'intérieur ou à utiliser des modes de transports alternatifs, tels que la motoneige. Encore une fois, cela rend propice l'intégration de systèmes qui misent sur la proximité.

Le seul obstacle à la biorégion identifié dans le discours d'Annie est la dépendance au pétrole, qui est alimentée par les longues distances à parcourir, parfois même pour se rendre chez son voisin. Cela pourrait rendre difficile de faire adopter à la population des modes de transport plus « low-tech ». Toutefois, les changements climatiques peuvent contribuer à la désuétude de certaines technologies en matière de chauffage et d'électricité, ce qui laisse présager une transition plus douce dans d'autres secteurs.